



Le sol fertile des régions du sud et de l'est du pays est toujours plus cultivé à grande échelle. Un déboisement massif a eu lieu depuis les années 1970.

La terre du Paraguay

À ma gauche, à perte de vue, des feuilles de soja transgénique. Dans cette région de l'Amérique, la production de soja couvre onze fois la surface de la Suisse. À ma droite, quelques rangées de maïs et de haricots cultivés pour leur survie par Luciano, Severina et trente familles sur une bande de terrain qui ne leur appartient pas. Ici comme ailleurs sur la planète, l'agro-industrie s'étend et la paysannerie disparaît. Sur la riche terre du Paraguay, en lisière du champ global, des hommes et des femmes continuent pourtant de vivre.

MATTHIEU RUF

Ici, la terre est rouge. Quand il pleut, ça tache énormément : tu as beau essuyer soigneusement la boue avec un mouchoir, la couleur te reste sur les doigts. La moto de Walter, une Honda aux cadrans opaques, a depuis longtemps pris cette teinte. Elle devait être blanche. Walter redescend le talus, il est allé uriner, il a bu beaucoup de *tereré*, du maté infusé à froid. « Ici, la terre est très riche. Tu lances une graine, ça pousse. Tu creuses onze mètres, tu as toute l'eau que tu veux. » Walter a 27 ans, les yeux verts, le cuir de ses baskets aussi était vert – à l'origine. Il porte un jean délavé, une chemise couleur sable sous une veste chaude, une casquette noire, la barbe taillée le long de la mâchoire, les cheveux courts. On remonte sur la moto, il relève le rétroviseur d'un coup de pouce et démarre. Je me délecte du bruit du moteur et regarde le paysage. Nous roulons sur le bas-côté de la route, car la moto n'est pas homologuée. Il a cessé de pleuvoir hier et le soleil

se remet à chauffer le Paraguay, le sol redevient poussiéreux, les chemins non goudronnés praticables. Pour l'instant, nous suivons la grande route qui relie Encarnación, tout au sud, et Ciudad del Este, à 250 km en direction du nord-est, aux frontières avec l'Argentine et le Brésil. Le long de cette route, il arrive que ce pays ressemble au Gros-de-Vaud ou à la France profonde : des cultures, des bosquets, des villages, des lignes électriques, des bosses et des creux. Puis un chemin de terre rouge apparaît, une station-service Petrobras, une *chipería* San Jorge, un village au nom allemand, une école et une pharmacie adventistes. Une plantation d'eucalyptus. Un entrepôt étincelant et, au-devant, une exposition de tracteurs carmin, flambant neufs. Et puis ces panneaux qui défilent : *Biomatrix*, *Área de experimentación*, *Agrodinámica*, *Eucaliptos clonados*, *Nobre Semillas*, *Planta de procesamiento Nuestra Semilla*, *Somax Agro SA*, *Oro Verde Import/Export*, *Spider herbicida*, *Panzer Gold*, *DM6*. Des panneaux qui s'accablent, fatiguent la vision, attirée bientôt par ce qu'il y a derrière : des champs verts, uniformes, à perte de vue.

Walter, le lutteur social, comme il s'est présenté, « un peu étudiant, un peu paysan », laisse tomber le rétroviseur et dirige le guidon vers la droite pour nous faire quitter le bas-côté de la route, emprunter un étroit chemin entre les herbes. Après dix mètres, la roue avant crève. On descend, Walter pose ses mains sur l'arrière du crâne, regarde aux alentours et traverse la route : il y a un magasin de pneus juste en face. Il revient d'un pas lesté, l'air soulagé. De toute façon, nous sommes arrivés. À San Francisco.

Très loin de la Californie, cette colonie (*asentamiento*) est constituée de 80 habitants qui occupent une bande de terrain de cent mètres de large coincée entre la route et une vaste zone de monoculture. La bordure extérieure, 34 hectares – un hectare par famille, disent-ils –, d'une parcelle qui en fait 115 au total.

Nous continuons à pied sur le chemin, dépassons une petite maison faite de planches de bois, très simple, vide, quelques poules mises à part, puis une deuxième. Devant la troisième nous attendent une quinzaine de personnes. Walter leur serre la main, je

l'imite. Il leur parle en *yopará*, un nom de plat local qui désigne, dans ce contexte, le mélange d'espagnol et de guaraní – la langue originelle de cette partie du continent – dans lequel la plupart des gens communiquent. Walter me traduit : il y a un parc un peu plus loin, c'est bien pour converser, ça te convient ?

Nous marchons en file indienne, entre les champs et un tout petit bois. Je me retourne brièvement et demande à l'homme qui me suit, dont je remarque les bajoues, les rides et la casquette verte : ces champs, ils sont à vous ? « Non, ils ne sont pas à nous, mais... » Je complète : mais vous les cultivez. Il ne sourit pas, sa voix est basse : oui, nous les cultivons.

Nous entrons dans le « parc », c'est-à-dire le bosquet. Les arbres sont espacés, le soleil balaie en éclats de lumière les feuilles, les branches, les vêtements, les mains, les expressions. Quelques hommes, dont Walter, et deux femmes s'assoient sur des morceaux de troncs disséminés sur le sol ; les autres, parmi eux des enfants, se répartissent en arc de cercle, à plusieurs mètres de moi, debout ou appuyés contre les arbres. Le temps de

ce mouvement, je capte pêle-mêle des pieds sales chaussés de tongs, des t-shirts aux couleurs passées, un regard inquisiteur, le nez long et fin d'un homme à casquette noire avec qui Walter échange quelques paroles. Puis le silence s'installe et ces détails disparaissent, car on me regarde.

On attend.

Et ces visages prennent toute la place.

Ici, la terre est rouge, et fertile. Le sous-sol d'une grande partie du Paraguay est baigné par l'Acuífero Guaraní : estimée par quelques chercheurs à 1,2 million de km³, cette nappe aquifère, qui s'étend des abords de Buenos Aires jusqu'au nord de São Paulo, serait la deuxième réserve d'eau douce du monde. María Auxiliadora, le grand village où j'ai rencontré Walter, se trouve sur la route de Ciudad del Este, dans le département d'Itapúa. Jusque vers les années 1970, la dense forêt atlantique couvrait cette région. Aujourd'hui, quelques bosquets ont survécu le long des ruisseaux, comme à San Francisco, et dans un nombre restreint de réserves. Le reste, ce sont des pâturages, et des champs de blé, de maïs, entre lesquels on fait pousser du manioc, des cacahuètes, des tomates ou des haricots. Mais l'est du Paraguay, comme le nord de l'Argentine, le sud du Brésil et une bonne partie de l'Uruguay, c'est surtout un immense champ de soja – 46 millions d'hectares de monoculture, onze fois la surface de la Suisse.

Le Paraguay est un pays désossé par l'histoire. C'était l'un des plus prospères du continent au XIX^e siècle, mais deux guerres, celle – extrêmement sanguinaire – de la Triple-Alliance en 1865-1870 et celle du Chaco dans les années 1930, l'ont laissé durablement exsangue. Les trente-cinq ans de dictature du général Alfredo Stroessner y ont établi un régime de corruption et de peur auquel le rétablissement timide de la démocratie, à partir de 1989, est encore loin d'avoir mis fin. Un malheur, qui n'est pas sans rappeler la Colombie et ses décennies de guerre civile, continue aujourd'hui d'agir : la répartition illégitime des terres, ou *tierras malhabidas*. En 2012, la Commission Vérité et Justice a établi que, depuis la prise de pouvoir de Stroessner (en 1954) et jusqu'en... 2003, 8 millions d'hectares avaient été attribués de manière irrégulière à une poignée de présidents, ministres, hauts fonctionnaires, parlementaires, militaires, policiers, entrepreneurs proches du régime, etc. Un cinquième du pays.

S'y ajoute le fait que, depuis le XIX^e siècle, le Paraguay a accueilli à bras ouverts les communautés étrangères pour « coloniser » ses terres. Japonais, Ukrainiens, Allemands, mennonites en provenance du Canada ou agriculteurs bernois y ont posé leurs valises. À certains endroits, déambuler avec la peau blanche et l'air européen vous fera davantage passer pour un témoin de Jéhovah que pour un touriste. Au-delà du phénomène migratoire, les gouvernements successifs ont tout simplement vendu des grandes parcelles du territoire national à des colons venus d'ailleurs, parfois peu au fait ou peu préoccupés de la présence d'indigènes Guaraní sur les terrains acquis. Depuis quelques décennies, ce sont surtout les voisins de l'est qui achètent, en particulier des terres arables. Selon l'ONG *Base-Investigaciones Sociales* d'Asunción, qui a étudié les chiffres du recensement agricole de 2008 – la tendance s'est accentuée depuis –, des huit millions d'hectares en mains privées étrangères, 60% appartiennent à des Brésiliens, en général de grands agro-industriels. Au Paraguay, on les appelle les *brasiguayos* et l'un d'entre eux, Tranquilo Favero, a reçu le sobriquet de « roi du soja ». « Les Brésiliens peuvent être fiers de la croissance du Paraguay ! » déclarait-il il y a quelques années...

Aujourd'hui, la concentration des terres agricoles est la plus marquée au monde et se renforce d'année en année. Toujours selon



Après la dernière expulsion policière, les occupants de San Francisco ont reconstruit tant bien que mal leurs habitations.

les chiffres de 2008, 12 000 grands propriétaires en possèdent 90%, le reste étant réparti entre les 280 000 restants. Parmi les quinze premiers, on trouve le consortium de Favero, mais aussi la secte Moon et... le groupe industriel de l'actuel président de la République, Horacio Cartes, actif dans la culture du tabac et l'élevage. En bas de la pyramide, 40% des exploitations ont moins de 5 hectares et n'occupent que 1% de la surface.

Et puis, il y a celles et ceux que ces statistiques ne prennent pas en compte. L'ONG Oxfam estime que 300 000 familles paysannes vivent officiellement sans terre. Des conflits éclatent régulièrement lorsque la police expulse ces familles de champs qu'elles cultivent et que le gouvernement a vendus à d'autres, dans des circonstances parfois douteuses. Souvent, les paysans, aidés par des organisations syndicales, ont vent d'un terrain exploité par un colon dont le titre de propriété est flou ou inexistant. Ils se mettent alors à occuper ce terrain, luttant pour un lopin, reconstruisant huit fois leur maison rasée huit fois par les forces de l'ordre. Comme ici, à San Francisco.

La femme a un beau visage. Je me suis déplacé pour m'asseoir face à elle, sur un morceau de tronc, et sa présence rend moins pesante l'assemblée qui m'examine. Severina

Sanchez a des sourcils touffus, des cheveux gris noués en chignon, des rides un peu partout, au front, sous les yeux, autour des lèvres, dans le cou. Dans le regard, comme les autres, une forme de tristesse, et de tendresse. Comme les autres, elle cultive des haricots et du manioc sur « son » hectare, où elle vit avec une petite-fille et un petit-fils. Severina dit que le soja d'à côté, c'est mauvais pour ses plantes. Mais quand je lui demande si elle est contente de vivre ici, elle répond d'un hochement de tête et d'une voix sans équivoque, qui me serrent la gorge : « Oui, je suis contente. »

Parmi ces arbres et face à ces visages, j'ai essayé de me faire comprendre. Les expressions sont restées graves, les réponses courtes, la conversation épaisse. Assis lui aussi sur un morceau de tronc, Luciano Silva, l'homme au long nez fin et à la casquette noire, m'a expliqué, via la traduction de Walter, qu'une trentaine de familles occupe cette bande de terre depuis huit ans, en cultivant haricots, manioc, cacahuètes, maïs, courges, melons, pastèques. Que leur « voisin », le *brasiguayo* qui exploite le reste des 115 hectares, loue la parcelle à l'entreprise qui s'en revendique propriétaire. Or Luciano et sa communauté savent, dit-il, que le titre de propriété est encore officiellement au nom de l'État, et ils ont « présenté un

document au parlement ». Ramón Chaparro, l'homme à casquette verte qui me suivait dans la file indienne, précise : « Nous avons déposé une demande d'expropriation. »

La police est venue huit fois brûler et démanteler leur colonie. Mais la dernière fois, c'était il y a deux ans, et ce répit leur fait dire que « les choses vont un petit peu mieux ». De combien d'espace auraient-ils besoin ? Luciano : « De quatre ou cinq hectares, pour vivre dignement. » Aníbal, un homme à la tête ronde coiffée d'une casquette Lacoste, assis à ma droite, a un léger sourire : « Parce que chaque famille a quatre ou cinq enfants... » De quoi rêve-t-on, lorsqu'on vit à San Francisco ? Que feriez-vous, si vous pouviez choisir ?... Des murmures circulent. Luciano reprend en guaraní : il aimerait cultiver des arbres natifs, pour faire du bois. Walter, sa grosse veste dans les mains, traduit et ne peut s'empêcher d'ajouter un commentaire : « Ils ont une vision agro-écologique, Matiu ! »

J'apprends que Severina est venue vivre ici depuis María Auxiliadora, Luciano depuis Asunción, Ramón depuis Encarnación, Aníbal de l'Argentine, où il avait tenté l'exil. Une femme, dont je n'ai pas noté le nom, prend spontanément la parole. « Quand les poules vont manger dans le champ de soja, elles meurent. Tous les huit jours, ils pulvérisent les agrotoxiques ; avec le vent, cela détruit notre maïs. » Son intervention suscite des réactions chez les hommes, qui ajoutent : « Parfois, les fumigations affectent nos champs sur une vingtaine de mètres. » La femme en t-shirt rose reprend la parole, Walter traduit : « Au moment où se développent les gousses du soja, ils répandent un insecticide qui rend les enfants malades. Cela leur donne des maux de tête, des vomissements. » Les autres approuvent, se parlent. Un instant, je suis mis de côté de la discussion que j'ai sollicitée et je les observe.

Dans ce bosquet, j'ai le sentiment idiot d'être tombé au milieu de la troupe usée, à la fois curieuse et farouche, de Robin des Bois. Mais Robin n'existe pas. Il n'y a que Walter, le lutteur social, qui deux jours plus



Ramón Chaparro, Aníbal Ivarola, Luciano Silva, Severina Sánchez, Cuba Benigno. Leurs champs de cent mètres de large (à droite) touchent directement la monoculture de soja.

tôt n'avait pas assez de cash pour acheter un peu d'essence. Il y a moi. Je me m'apprête à me lever pour leur demander de me montrer les champs, un homme à l'apparence plus soignée, plus urbaine, resté debout à l'arrière, lève la main comme pour me dire d'attendre. Ce qui le distingue, surtout, c'est qu'il sourit continûment. Il s'appelle Cuba Benigno, me dit qu'il est d'ici mais vit ailleurs, « pour les affaires », je n'en saurai pas plus. Cuba montre l'assemblée d'un geste: « D'une manière ou d'une autre, ce que vous êtes en train de faire va leur être utile, à eux? »

Il n'y a pas la moindre agressivité dans sa voix. Je tente d'être honnête, et dis que non, je ne peux rien promettre de la sorte. Je parle de l'envie de faire connaître les conséquences de l'exploitation des matières premières, mais je ne peux guère leur expli-

quer qu'en ayant voulu enquêter sur le sujet je me retrouve face à leurs vies, et que c'est soudain tout ce qui compte. Je n'ai plus envie d'écrire autre chose que cet instant, ces regards, à la croisée éphémère et insensée de leurs trajectoires et de la mienne. Sur la brèche, littéralement en marge du champ global, expulsés de l'économie faite territoire, ces femmes et ces hommes prennent leur destin en main.

La brèche, en réalité, se trouve à quelques pas de là. Le groupe se disperse à l'orée du bois: le travail appelle les uns et les autres, car la pluie a noyé la semaine écoulée dans l'inactivité. Luciano, Aníbal et la femme en rose nous amènent à la lisière de la bande de cent mètres de large qui constitue San Francisco, puis prennent congé en me serrant doucement la main. Sous le soleil de la mi-journée, Walter et moi marchons un mo-

ment sur cette ligne, jusqu'à revenir en vue du lopin de la première famille, où nous avons laissé la moto. Cette ligne qui sépare le capitalisme mondialisé de la subsistance.

À gauche, les courtes feuilles vert tendre garnissent la terre rouge à perte de vue. À droite, un homme et ses deux enfants binent entre les rangées de leur champ carré; une femme est penchée sur un petit potager protégé des poules par un grillage. De ce côté-ci de la frontière agraire poussent du maïs et du manioc, qui finiront essentiellement dans l'estomac des quatre personnes qui travaillent devant mes yeux. De l'autre côté, du soja, dont les graines seront transportées par camion jusqu'au Brésil, puis par cargo plus loin encore, pour se retrouver, transfigurées, dans des biscuits, de la margarine ou, c'est statistiquement le plus probable, dans des tourteaux riches en

protéines servant à nourrir des porcs ou des veaux élevés en batterie, en Chine, en Russie ou en Italie. Peut-être ces graines seront-elles, au contraire, triturées et transformées directement dans l'usine paraguayenne d'une multinationale, et engraisseront le poulet que je mangerai, moi, à une table d'Asunción. Je n'en sais rien. Une chose, en revanche, est certaine: ces milliers de plants, comme la quasi-totalité du soja qui pousse au Paraguay, en Uruguay, en Argentine, au Brésil ou aux États-Unis, sont des organismes transgéniques.

Pourquoi tant de soja? La production mondiale de cette plante, cultivée en Chine depuis des siècles, a été multipliée par douze depuis les années 1960, et la surface qui lui est dédiée sur la planète a presque quintuplé, pour atteindre 120 millions d'hectares,



Face à San Francisco, rien que du soja : un paysage très courant au sud-est du Paraguay, au nord de l'Argentine ou au sud du Brésil.

Photographies Matthieu Ruf

selon le Département de l'agriculture des États-Unis. Pourquoi cette oléagineuse étend-elle chaque année davantage son empire sur la terre du Paraguay ?

Aujourd'hui, le soja est une *commodity* globale, l'une de ces matières premières agricoles dont le prix dépend des échanges à la Bourse commerciale de Chicago. Seuls 6% de la production mondiale sont consommés sous forme de graines, comme dans le tofu ou d'autres aliments fermentés : le reste est transformé. Environ 16% sont utilisés pour fabriquer de l'huile comestible. Moins de 4% se déclinent en une très grande variété d'utilisations : agrocultures (dans des faibles proportions), cosmétiques et médicaments, encres et adhésifs, peintures et détergents... mais aussi farines, lécithines ou acides gras dans l'industrie alimentaire. Le soja, cependant, nourrit avant tout les carnivores : près des trois quarts de la production servent à engraisser les animaux d'élevage. Avec le maïs, il est donc le principal « combustible » de la consommation de viande, déjà très importante en Amérique et en Europe, et en augmentation constante dans le monde entier, particulièrement en Asie.

Or le génie génétique a révolutionné la culture de cette matière première, comme celle des autres *commodities* (blé, maïs, coton...), en en faisant une industrie rationalisée. Résultat : plusieurs récoltes par an sur des champs de plus en plus vastes où le labour n'est plus nécessaire, puisqu'un épandage systématique d'herbicides par tracteur ou par avion tue toutes les mauvaises herbes, tout en laissant la plante debout. En 1995, Monsanto invente en effet la variété de soja « Round-up Ready » (RR), c'est-à-dire résistante au puissant herbicide de la firme, constitué de glyphosate. Depuis, les OGM ont envahi l'agriculture, et repré-

sentent plus de 90% du soja récolté dans les principaux pays producteurs, Chine mise à part. Au Paraguay, le RR a été autorisé en 2004, mais on estime que des semences OGM y ont été plantées illégalement dès 1996.

L'origine géographique des *commodities* est aujourd'hui totalement secondaire. Le soja est donc un *business* global, concentré entre les mains de quelques très grosses entreprises. De négoce d'abord, comme Cargill et ADM, les deux plus gros exportateurs du Paraguay, ou les groupes Louis Dreyfus et Noble, également dans le *top 10*. Ensuite, en étroite collaboration avec les premières, des entreprises d'agrochimie, un secteur qui connaît en 2017 un phénomène de concentration inouï : rachat de Syngenta par ChemChina, de Monsanto par Bayer, fusion de Dow et de DuPont. La très grande majorité des biocides (les produits tueurs de plantes, insectes, champignons, maladies...) que les producteurs de soja utilisent proviennent de ces entreprises, de même que les semences transgéniques : on parle de « paquet technologique ».

Le discours véhiculé par ces entreprises et par le gouvernement du Paraguay est celui de la modernisation. L'agroindustrie génétique est une « révolution industrielle verte », selon les termes de Gustavo Grobocopatel, un autre « roi du soja », argentin cette fois, pour qui « les plantes sont en train de devenir des usines écologiques ». Cette révolution permettrait d'enrichir les pays producteurs, de préserver l'environnement et de nourrir les futurs neuf milliards d'êtres humains.

De fait, l'industrie du soja représente 40% des exportations du Paraguay (cinquième producteur et quatrième exportateur au monde), constitue la principale entrée de devises, et a compté pour les trois quarts de la spectaculaire croissance de son produit intérieur brut (15%) en 2010, selon l'État.

Globalement, oui, elle rend le Paraguay plus riche. Mais à y regarder de plus près, cette richesse reste entre les mains d'une minorité et n'a guère permis de réduire les très grandes inégalités depuis vingt ans, selon les chiffres de l'ONU. Les impôts sur l'exportation de grains, qui pourraient bénéficier à l'ensemble de la population, sont presque inexistantes, et constamment combattus au parlement.

L'abandon du labour, rendu possible par les semences transgéniques, permettrait en principe de conserver une meilleure qualité du sol. Mais il suppose aussi l'emploi massif de biocides, avec parfois de lourdes conséquences, tant sur les cultures vivrières voisines que sur les êtres humains. En Argentine, des *sojeros* ont été condamnés à la prison avec sursis pour avoir provoqué un taux élevé de mortalité par empoisonnement dans la périphérie de Córdoba. Le débat est vif autour du glyphosate, répandu plusieurs fois par an et classé « cancérigène probable » par un institut rattaché à l'Organisation mondiale de la santé. En outre, de plus en plus de mauvaises herbes développent des résistances aux agrototoxiques, ce qui entraîne les producteurs et les fabricants dans une fuite en avant pour trouver la nouvelle combinaison semence/biocide la plus efficace, jusqu'à l'apparition des résistances suivantes... En 2015, l'importation du Paraquat, un désherbant fabriqué par Syngenta, a connu une hausse subite au Paraguay. Hypothèse de l'ONG *Base-Investigaciones Sociales* : les producteurs de soja ont dû pallier en catastrophe une baisse d'efficacité du glyphosate. Or le Paraquat est interdit d'utilisation en Suisse comme dans l'Union européenne à cause de sa grande toxicité.

Quant à la sécurité alimentaire, le soja servant avant tout à produire de la viande,

il est permis de douter qu'elle en sorte renforcée. L'alimentation carnée, très gourmande en eau et en énergie, est dénoncée de toutes parts comme une bien mauvaise manière de répondre à la croissance démographique. Au Paraguay, les monocultures si riches en protéines ont un effet pervers : elles grignotent progressivement l'espace des fermes dédiées à l'agriculture nourricière. Les terrains, en sus des problèmes légaux évoqués plus hauts, renchérissent ; la culture du soja, coûteuse en machines et en intrants, est hors de portée des agriculteurs les plus pauvres, tandis que les légumes qu'ils cultivent, un secteur peu encouragé par l'État, subissent la concurrence des importations ; enfin, contrairement à la vague de monoculture précédente, celle du coton dans les années 1960-1990, la production de soja ne nécessite presque pas de main-d'œuvre. Deux personnes peuvent suffire à la gestion de centaines d'hectares.

Au Paraguay comme ailleurs, le modèle agroindustriel a ainsi un corollaire indiscutable et très paradoxal : sur la terre qu'on exploite toujours davantage, les paysans disparaissent. C'est ce que me racontent Mirna Rodríguez et Tiago Osorio, que je rencontre juste après leur mariage, dans une cour d'Asunción, une chaude journée d'octobre. Elle a grandi dans la ferme familiale à R.A. Oviedo, à 200 km à l'est de la capitale, lui dans les zones rurales de l'État du Paraná, au Brésil. Mirna n'a que 27 ans, mais parle de son enfance comme des temps anciens. « Quand j'avais 8 ans, autour de chez nous, il y avait beaucoup de forêt. Aujourd'hui, tout est soja. » Le cas de sa famille, qui a subi de plein fouet la répression des combats d'organisations paysannes pour le droit à la terre, est révélatrice de la transformation actuelle de la société rurale. « Mes parents avaient quinze hectares, et neuf

«

Hay un sitio en el mundo donde vivo
pequeño y singular,
un sitio mío,
un pedazo de tierra con olor a madera,
con gentes como yo,
de diminuto, sangrante y triste
corazón cautivo.

Un pedazo de tierra, pocos hombres,
y un alfange de acero como río.
Yo estoy en él, soy parte de esa parte
minúscula del mundo. Tengo amigos
que comparten el tiempo y lo desangran
con lentitud, sin prisa, desde antiguo.
(...)

Il y a un endroit dans le monde où j'habite / petit et singulier, / un endroit à moi, /
un morceau de terre à l'odeur de bois, / avec des gens comme moi, /
au cœur petit, saignant, / triste et captif.

Un morceau de terre, peu d'hommes, / et une lame d'acier pour rivière. /
Je suis en lui, une partie de cette partie / minuscule du monde. J'ai des amis /
qui partagent le temps et le saignent / lentement, sans hâte, depuis longtemps.
(...)

José Luis Appleyard (1927-1998), «Hay un sitio»,
traduit de l'espagnol (Paraguay) par Ramiro Gigena.

enfants: si on répartit ça, il ne reste plus rien!» Trois de ses frères ont émigré en ville, d'autres ont occupé des terrains ailleurs dans le pays. «Pendant quelques années, nous avons loué notre domaine à un mennonite qui cultivait du soja. Cela paraissait trop bon de recevoir chaque année de l'argent sans rien faire! Le comble, c'est que quand mes frères et moi avons recommencé à nous occuper des champs, cela a été très difficile pour ma mère de nous voir travailler sur notre propre terre. Pour moi, le pays est en train de se préparer à sortir le paysan de son habitat.»

Tiago a lui aussi beaucoup à dire: «Les petits paysans plantent, mais ne savent pas vendre. Ils ne sont pas au courant de la demande, ne reçoivent pas d'aide de l'État pour s'adapter au marché. Tu peux aller leur acheter ce que tu veux au prix que tu veux: des cacahuètes très bon marché, tu les mets dans des sachets et tu les vends beaucoup plus cher.» Le jeune ingénieur en environnement a la voix basse, et ses sourires discrets semblent vouloir excuser les gens dont il parle. «Nous ne valorisons pas ce qu'ils savent faire, ils sont laissés tout seuls et cela a des conséquences sociales, cela détruit les familles. Je ne dis pas que le soja et les autres monocultures sont bonnes ou mauvaises. Seulement que, pour les paysans de ce pays, c'est inutile, car ils n'ont ni les moyens d'en produire, ni la possibilité d'être engagés comme main-d'œuvre. Cela ne devrait pas affecter ainsi des familles qui ont quinze hectares. Serait-ce vraiment un problème de favoriser les cultures pour l'alimentation du pays sur une partie du territoire? Mais d'une façon ou d'une autre, on achète, on loue, et on expulse ces communautés. Ce type de progrès se fait trop rapidement, et parfois violemment.»

De fait, la «révolution» annoncée par Gustavo Grobocopatel a une deuxième face, qui peut rappeler les prémices de la première révolution industrielle, dans l'Angleterre du XVIII^e siècle. Rejetés des terrains communaux (les *commons*) par le mouvement des *enclosures*, qui absorba ces terrains dans des plus grands domaines désormais privés, les petits fermiers anglais d'alors furent réduits à migrer vers les villes, dans l'espoir d'y trouver un travail dans les manufactures naissantes. En 2017, au Paraguay, mais aussi au Brésil ou en Indonésie, les petits paysans sont, de même, expulsés de terres où l'agro-industrie chimique ne les absorbe pas. Comble du paradoxe, c'est le cas, aussi, des agriculteurs chinois qui depuis des siècles ont cultivé du... soja. Dans un livre non encore traduit en français, *I signori del cibo*, paru en 2016, le journaliste italien Stefano Liberti va à la rencontre de cultivateurs du Heilongjiang, en Mandchourie, à la frontière de la Sibérie, où le soja est une culture millénaire. Aujourd'hui, la production y est en chute libre, remplacée par le maïs et le riz. La raison? Le gouvernement chinois a choisi, depuis vingt ans, d'importer en masse les grains que son pays exportait jusqu'ici. Sans le capital et les connaissances pour se mettre au maïs, nombre de producteurs espèrent désormais trouver un travail en ville.

Mirna a l'air triste. Elle voit dans l'abandon des campagnes paraguayennes une certaine responsabilité de leurs habitants, sous l'emprise du consumérisme. «Les jeunes veulent des jolis vêtements, une voiture, un portable. Plutôt que de travailler pendant des années, ils préfèrent louer ou vendre et recevoir le fric, puis chercher du travail en ville. Dans mon village, dix hectares rapportent 180 000 dollars. C'est beaucoup d'argent, apparemment. Mais est-ce suffisant pour



La forêt atlantique, qui a perdu 90% de sa superficie, subsiste par poches, riches en espèces endémiques.

acheter une maison en ville et y vivre? Et une fois la terre vendue, tu n'en trouveras plus de pareille.»

«Oui, le modèle *sojero* est un désastre. Mais il ne suffit pas de dénoncer. Quelle agriculture veut-on en face? Les paysans du Paraguay n'ont pas un contre-modèle viable. Il faut essayer autre chose, à petite échelle. Venir ici, c'était la décision juste.»

Nous sommes de l'autre côté du fleuve. Le Paraná, plus en amont, alimente le barrage hydroélectrique d'Itaipu, le plus productif du monde, qui procure au Brésil 16% de son électricité; ici, entre les chutes d'Iguazú et Encarnación, il constitue la frontière entre le Paraguay et l'Argentine. À vol d'oiseau, les immensités planes des champs de soja sont à moins de cent kilomètres. Mais le paysage alentour n'a rien à voir. «Ici, à Misiones, la topographie nous a sauvés», dit Reto Sonderegger en souriant, ce qui fait disparaître ses yeux, sous sa casquette et derrière ses lunettes, au milieu d'une myriade de ridicules.

Vue du ciel, ou sur Google Maps, la province argentine de Misiones est une véritable oasis au milieu du désert de Sojaland. L'agriculture y est présente, mais l'antique forêt atlantique d'Amérique du Sud, dont il reste moins de 10%, y subsiste encore. Elle occupe la moitié du terrain que Reto, originaire de Thurgovie, et sa compagne Javiera Rulli ont acheté, il y a quelques années, sur une des collines qui entourent la ville d'Oberá. Un terrain encadré par deux ruisseaux, riches en cascades et en piscines naturelles. Devant moi, leurs enfants courent entre les poules et les pintades de Numidie au beau plumage noir tacheté, tête bleue, crête rouge. Ils courent dans la pente pour aller caresser Lucas, un énorme porc laineux qui partage son étable avec des truies qui n'ont pas grand-chose à lui envier. La ferme La Lechuza, c'est une longue rangée d'arbres, des vaches, des lapins, trois chiens, plusieurs chats, un dindon adepte des vocalises, un bungalow à toilettes sèches et, sur le replat, deux serres, un grand potager.

Dans une vie précédente, Javiera et Reto, aujourd'hui âgés d'une quarantaine d'années, ont mené une lutte politique au Paraguay. Ils ont écrit des rapports, soutenu des organisations paysannes, dénoncé les dégâts des monocultures et le *greenwashing* que représente, à leurs yeux, les labels de soja «responsable». Ils ont placé beaucoup d'espoirs dans la présidence de l'ex-évêque Fernando Lugo, qui fut élu en 2008 à la tête d'une coalition de centre gauche. Espoirs déçus, parce que nombre de leurs anciens compagnons de lutte, promus hauts fonctionnaires, ont préféré s'enrichir qu'agir. Et parce que les timides réformes initiées par le gouvernement trouvèrent leur fin abrupte lorsque le parlement, en 2012, utilisa les circonstances

d'un affrontement sanglant entre des activistes paysans et des policiers pour destituer Fernando Lugo de façon expéditive. La parenthèse fut refermée, le règne du Partido Colorado, l'ancien parti du dictateur Stroessner, rétabli, et Javiera et Reto, éprouvés, s'exilèrent en Argentine pour fonder leur ferme écologique.

Me guidant entre ses animaux et ses installations, Reto parle peu. Beaucoup de travail, mais aussi du plaisir à être à nouveau dans l'action. «Le métier de paysan a été tellement dévalorisé, depuis des décennies...» Il y a un peu moins de dix ans, Reto a œuvré dans plusieurs domaines bio en Suisse, notamment dans le canton de Genève, à la ferme Jaquet à Meinier et avec Reto Cadotsch à Landecy. Aujourd'hui, il tente une nouvelle approche, qui lui a paru si convaincante lorsqu'il l'a découverte qu'il en est presque «tombé de sa chaise»: l'agroforesterie développée au Brésil par un autre Suisse, d'une génération précédente, Ernst Götsch. Il s'agit, m'explique Reto en m'amenant sur place, de planter des rangées de végétaux en variant les tailles et les durées de pousse, dans un système complexe qui alterne herbes, racines, légumes et arbres: roquettes ou aromatiques, maïs, patates douces ou maniocs, avocats, eucalyptus ou bananiers. Reto, penché sur son système d'irrigation, agenouillé vers les pousses, surveillant les enfants, explique: «Les végétaux, tant à l'extérieur qu'au niveau des racines, sont en coopération, pas en compétition.» Myriade de ridicules. «Nous sommes l'avant-garde argentine!»

Je souris à mon tour, le laisse travailler. Le dindon, plus bas, glougloute. «Essayer autre chose», disait Reto. Est-ce une promesse trop belle pour être vraie, qui illusionne le citadin que je suis? Ou un moyen viable de subvenir à l'alimentation humaine en respectant les sols, les eaux et les êtres? Je n'en sais rien. Je pense à Severina, Ramón, Luciano, à leurs visages qui me faisaient face dans l'ombre du petit bois de San Francisco. Je lève la tête et regarde spontanément vers le nord, vers le Paraguay.

La forêt atlantique, non loin, respire. On peut y entrer. Ce sont des trésors de branches et de lianes, des rameaux pointus qui se terminent en étoiles et ont l'allure menaçante de grandes araignées. Ce sont des troncs qui foncent jusqu'à la canopée, une trentaine de mètres plus haut; de brefs bruits d'ailes qu'on ne verra pas, des enchevêtrements de bambous, énormément d'insectes, beaucoup de mouches qui se collent aux mollets et aux bras, et des papillons: oranges, bleus ou blancs. Un pic se fait entendre, un iguane bouge au loin, on marche par-dessus les traces d'un tatou. Sur la terre du sentier, on tombe sur un gros coquillage, blanc et rose. On découvre que des coquillages vivent dans la forêt. Celui-ci est vide, un oiseau l'aura mangé.